

L'AMOUR ET L'INNOCENCE

*L'Amour et l'Innocence un jour sous les ramures
Ont égaré leur course au vol d'un papillon ;
Autour d'eux, des grands bois s'élèvent les murmures
Et bien haut à leurs yeux se montre l'horizon.
L'Innocence à l'Amour dit : " Je veux sur la mousse,
Reposer un instant mes membres fatigués."
L'Amour à l'Innocence : " Et sur cette herbe douce
Moi je veux m'endormir de rêves bien aimés."
L'Innocence s'assied sous l'abondant feuillage,
Et l'Amour sur son sein penche son front rêveur.
Sur l'Amour endormie en un rêve volage
L'Innocence avec soin surveille le bonheur.
Mais d'un rêve agité, soudain l'Amour s'éveille,
Et déployant son vol, au lointain va s'enfuir.
En vain de pleurs touchants l'Innocence vermeille,
Vent rappeler l'Amour qu'enivra un vain plaisir.
Il fait taire en son cœur le remords qui commence,
Et son aile se brûle au feu de passion.
L'Amour en la fuyant a perdu l'Innocence
Qui n'a pas pu survivre à la désunion.*

EMERY DESROCHES.

Joliette, avril 1899.

PERSÉCUTION EN CHINE

MARTYRE DU R. P. VICTORIN

Nous empruntons à l'excellente publication, *Les Missions Catholiques*, de Lyon (France), l'émouvant récit qui suit : nos lecteurs, tout en remarquant l'énergique concision de l'écrivain, se sentiront remués jusqu'au fond du cœur par le pathétique qui se dégage de l'exposition des souffrances du Père Victorin.

Cet épisode est extrait de la *Relation des RR. PP. Polydore et Cassien, Français, missionnaires au Hou-Pé méridional*.

Le R. P. Victorin (Jean Delbrouck), de l'Ordre des Frères Mineurs, né à Boire (Belgique), le 4 mai 1870, était arrivé en Chine au mois de mars 1898.

Mgr Christiaens lui assigna, pour première mission, Houa-kia-ko ; il y fut atteint d'une fièvre maligne, qui ne le quitta qu'au mois de décembre de la même année. Le vicaire apostolique l'envoya ensuite chez le P. Gratiens, à Tan-tse-chaou, grande chrétienté située dans les montagnes. Il y resta jusqu'au mois de septembre 1898. A cette époque, le P. Marcel, résidant à Che-keou-chan, tomba gravement malade et le P. Victorin s'empressa d'aller l'assister.

Des bruits de persécutions, encore confus et lointains, commençaient à circuler. Le 28 novembre, le Père envoya un courrier à I-tchang pour exposer les dangers de sa situation : " Venez vite à mon secours, disait-il ; autrement ce sera trop tard : le mandarin de Pa-tong ne fait rien, il ne répond pas même à mes supplications répétées. Je ne sais que faire..."

Mgr Christiaens étant malade à Kan-Keou, le R. P. Cassien alla trouver le grand mandarin d'I-tchang et fit tout ce qu'il put pour secourir le Père Victorin. Le haut fonctionnaire donna ses ordres ; mais, hélas ! le mandarin de Pa-tong ne remua pas !

Les chrétiens de Siao-me-tien, croyant que leur cher missionnaire serait plus en sûreté chez eux, vinrent le trouver le 29 novembre. Le P. Victorin se décida à quitter Che-keou-chan pour aller à Siao-me-tien, chrétienté à 12 kilomètres de là.

Le même jour, à Tsong-si, à 36 kilomètres de Che-keou-chan, la persécution éclata comme un ouragan ; des rebelles attaquent les chrétiens, pillent et brûlent leurs maisons. Ceux-ci, pour sauver leur vie, se réfugient dans les cavernes ou sur les montagnes. Dans la fuite, deux catéchumènes tombèrent entre les mains des bandits :

—Apostasiez ou mourez !

Un des deux catéchumènes répondit :

—Apostasier ? jamais ! Tuez-moi si vous voulez, je suis chrétien.

Les brigands lui firent subir différentes tortures puis lui tranchèrent la tête.

Le lendemain, vers les sept heures du soir, un néophyte vint raconter au P. Victorin ces horribles scènes.

A peine les chrétiens eurent-ils entendu son récit que chacun chercha son salut dans la fuite. Moment

terrible ! voilà le pauvre missionnaire abandonné de tous, dans un endroit dont il ne connaît pas les routes et entouré de toutes parts de mortels ennemis. Que faire ?

A ce suprême moment l'idée de sa mère préoccupe son esprit. A la hâte il lui écrit quelques lignes, qu'il arrose de ses larmes. La lettre finie, il la confie à un chrétien, en recommandant de la faire parvenir à sa famille.

Accompagné de son serviteur de messe et d'un domestique, il se met ensuite en marche vers dix heures du soir. Tout à coup son domestique lui dit :

—Père, à 6 kilomètres d'ici, il y a une caverne en haut de la montagne. Il faut y aller.

Alors commença une vraie route du calvaire. Il fallait grimper dans l'obscurité, se frayer un passage à travers les ronces et les épines, s'accrocher aux arbres et aux pierres, et tout cela avec l'obsession que les ennemis approchent.

Avant l'aurore, les fugitifs avaient gagné la caverne ; ils croyaient y avoir trouvé un bon refuge, mais cet espoir fut de courte durée : en effet, après y être resté quatre jours, leur retraite fut découverte par les païens. Il faut se remettre en route ! Il est minuit, l'obscurité profonde et une pluie incessante rendent la marche bien pénible. I-tchang serait un abri assuré mais personne ne connaît la route.



LE R. P. VICTORIN

—Courage ! dit le missionnaire à ses compagnons, nous sommes sous la garde du bon Dieu.

Pour éviter toute rencontre, ils suivirent un torrent. Au matin, les pieds tout en sang, n'en pouvant plus, le pauvre Père s'assit sur un rocher pour prendre un peu de nourriture. Il devenait impossible de continuer la même route. C'est pourquoi il envoya son domestique chercher un autre chemin. Hélas ! le fidèle serviteur ne devait plus revenir ; il fut arrêté par les rebelles qui s'empressèrent de le dévaliser.

Quelques effets saisis sur lui furent pour les bandits un indice certain que le missionnaire était dans le voisinage.

Les forcenés joyeux se mettent à pousser des hurlements, courent à droite et à gauche en cherchant leur proie. Le P. Victorin tâcha bien de leur échapper, mais il ne tarda pas à tomber entre leurs mains.

Aussitôt on lui arrache ses habits, on lui lie les mains et, comme il avait les pieds tout contusionnés, on l'emporte à Houang-pé-chaou. Il y arriva à sept heures du matin. Dès qu'on le vit, ce fut une clameur horrible, des cris de rage. On le frappa de coups de bambou, puis on l'emmena à Che-keou-chan, où son agonie dura six jours.

Les mauvais traitements qu'il a subis doivent avoir été effroyables ; cinq jours il resta suspendu à un arbre par les mains liées ensemble. On le piquait, on le tenaillait avec des fers rougis au feu. Aux souffrances du corps s'ajoutaient celles de l'âme : il vit torturer, puis égorger huit de ses néophytes.

Enfin, le 11 décembre, le P. Victorin fut décapité ;

chaque chef voulut le frapper et ce ne fut qu'au dix-septième coup que la tête roula par terre. Ces tigres se mirent à étancher leur soif diabolique en buvant tout le sang de leur victime. La tête fut exposée, puis traînée dans la boue ; le crâne fut fracassé à coups de massue et la cervelle mangée. Avec une hache on ouvrit le corps depuis le bas-ventre jusqu'au cou, afin de pouvoir en extraire le cœur et les poumons. On découpa la partie supérieure de la cuisse gauche et les brigands partagèrent la chair entre eux.

Quelques chrétiens de Che-keou-chan apportèrent la nouvelle à I-tchang. Aussitôt le grand mandarin de cette ville envoya une dépêche au mandarin de Pa-tong pour lui demander des explications. Celui-ci répondit : " Le Père a été pris, mais il est encore vivant."

Dans une seconde dépêche, il disait : " Le Père est mort ; mais je ne sais si c'est de mort naturelle ou de mort violente."

Le 6 décembre, il avait reçu l'ordre de le protéger, et le 11 le massacre eut lieu. Durant cinq jours, s'il avait eu un peu de bonne volonté, il aurait facilement pu intervenir, car de Pa-tong à Che-keou-chan il n'y avait que quatre jours de marche.

Le 28 janvier, le mandarin d'I-tchang nous écrivit que le corps de *Tong-jo-wong* (nom chinois du Père Victorin) était arrivé, qu'on pourrait le porter à l'église et l'ensevelir. Nous répondîmes qu'il fallait d'abord examiner le corps en présence du mandarin.

Il fit des difficultés, c'est pourquoi nous avertîmes alors M. Dautremere, consul de France à Han-Keou.

En attendant, on avait placé le cercueil sur la rive du fleuve. Abominable barbarie des Chinois : ils se mirent à le piétiner, à vomir des malédictions et des sarcasmes contre le pauvre martyr !

—Ah ! s'écriaient-ils, qu'on a bien fait de manger la chair de ce diable d'Occident. Il faut encore prendre ses os et en faire de la soupe. Oui, nous voulons à notre tour manger de la chair européenne à I-tchang !

Voilà des scènes qui se passent dans le Céleste Empire qu'on dit être civilisé. Voilà comment on traite les Européens, même après la mort, et ce peuple ose se vanter d'avoir du respect pour les défunts !

Le jeudi 26 janvier, le mandarin fut forcé, par un ordre du vice-roi, de donner un endroit convenable pour faire la constatation et l'examen du corps. Les Chinois, par superstition, ne permettent pas qu'un mort entre dans l'enceinte des villes ; ainsi, il fallait chercher un lieu hors des murs. Le mandarin indiqua la pagode Long-wang.

A l'ouverture du cercueil, la vue de cette tête ensanglantée, de cette poitrine ouverte, de ce corps tout couvert de blessures, nous perça le cœur. Le mandarin, lui, resta dur comme une pierre sans laisser voir la moindre émotion et sans dire un seul mot.

Le corps fut revêtu des ornements sacerdotaux, puis placé dans un beau cercueil. Les Frères avaient à la hâte changé la pagode en chapelle ardente.

C'est là que repose en paix notre bien-aimé confrère, tandis que nous attendons avec impatience que justice lui soit rendue.

Nous implorons le secours des prières de toutes les personnes qui liront ces lignes, afin que Dieu daigne abréger nos épreuves.

Le sacrifice de sa vie, que le P. Victorin a fait si généreusement, vaudra, nous l'espérons, à sa chère mission du Hou-Pé, des grâces de choix et un précieux accroissement de fidèles. *Sanguis martyrum, semen christianorum !*

LA POMME MIRACULEUSE

Les parents s'opposaient à leur mariage.

Ceux de la jeune fille étaient de riches fermiers qui, à force d'économies et d'une savante conduite des affaires, allaient bientôt devenir propriétaires. Le père surtout ne voulait pas voir ses enfants quitter, pour une autre situation, les soins parfois pénibles de la culture et du bétail, leur eût-on offert la plus belle place du monde !

On trouve encore en Bretagne des paysans sensés